



# Eugène Varlin

*Aux origines  
du mouvement ouvrier*

Jacques Rougerie

*À Michèle Riot-Sarcey  
pour ses relectures attentives.*

© Éditions du Détour, Paris, 2019  
30, rue Buchou, 33800 Bordeaux.  
[www.editionsdudetour.com](http://www.editionsdudetour.com)  
Diffusion : CDE — distribution : Sodis.

Conception graphique :  
Richard Cousin — [yumyum.fr](http://yumyum.fr)  
Correction ortho-typographique :  
Valérie Tougard.

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme que ce soit, électronique ou mécanique, photocopie ou enregistrement, sans autorisation préalable écrite de l'éditeur. Tous les efforts ont été mis en œuvre pour identifier correctement les sources et les droits d'auteur de chaque texte et image. L'éditeur présente ses excuses en cas d'erreur ou d'omission, qu'il s'engage à corriger lors de futures éditions.

ISBN : 979-10-97079-60-4.  
Dépôt légal : avril 2019.

**L'**IMPORTANCE QU'A EU EUGÈNE VARLIN dans les années 1865-1871 n'a été reconnue que tardivement, en 1885 — année de la publication d'un article dans *La Revue socialiste* de son ami le relieur Clémence. Il fut pourtant un important acteur et l'un des derniers combattants de l'insurrection. Pourquoi cet oubli? Car, excepté au début de celle-ci, il n'est guère apparu en 1871 sur le devant de la scène. Puis « minoritaire » dans l'Assemblée communale, il se limita à la gestion du quotidien de la Commune, étant en désaccord profond avec la conduite autoritaire de la révolution de 1871 par une « majorité » jacobine.

Il est pourtant un acteur exemplaire du mouvement d'autoémancipation des « misérables », accompagnant au plus près ce mouvement toujours renaissant, en dépit de ses échecs, des insurrections avortées ou réprimées.

Cette émancipation à laquelle il est profondément attaché a d'abord été la sienne; refaire son éducation, retourner à l'école à plus de vingt ans, n'a rien d'évident.

C'est à cette stricte discipline que Varlin s'est plié pour mener à bien une libération collective.

Il lit beaucoup, nombre de ses prédécesseurs l'ont influencé; mais, très vite, il s'en affranchit. Son émancipation est d'abord libération de toute tutelle... À commencer par celle, lointaine, de Fourier<sup>1</sup> tout aussi bien que de Louis Blanc et, surtout, comme tous alors, de Proudhon<sup>2</sup>. Après s'être très tôt «déproudhonisé<sup>3</sup>», il se libère de Bakounine, comme des internationaux belges et suisses, et même de Marx peut-être... Il les intègre, n'a de cesse de les accommoder à sa manière, récusant tout maître d'école, professeur de socialisme. Car l'émancipation ouvrière ne peut tolérer de guides extérieurs. Il est ainsi exactement en accord avec la devise internationale, trop souvent oubliée: «L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes», dans la ligne de cette «charte de l'Internationale» qui, comme l'a démontré Maximilien Rubel, n'avait rien de vraiment

1. Charles Fourier (1772-1837), originaire de la même région que Proudhon, influent sur tout le XIX<sup>e</sup> siècle, avec des nombreux disciples, bien que dispersés. Utopiste célèbre par sa postérité, il relit, dès 1808, la raison des Lumières à l'aune des catégories dominées, en imaginant impossible la conciliation entre progrès et exploitation de l'homme par l'homme. Il appartient à la triade des grands utopistes retenus par l'histoire (Charles Fourier, Henri de Saint-Simon, Robert Owen), qui seront lus et appréciés par Karl Marx et que Pierre-Henri Leroux a réunis sous un ensemble nommé le «socialisme utopique».

2. Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) est considéré par les historiens comme le père du socialisme français, voire de l'anarchie, et dont l'influence fut considérable, malgré sa profonde misogynie. Varlin prit ses distances avec ses disciples, majoritaires en France et qui, à titre d'exemple, votèrent contre le travail des femmes, au premier congrès de l'Internationale des travailleurs (en 1866). Varlin y fut minoritaire en se prononçant, à l'inverse, en faveur de celui-ci.

3. C'est l'international belge César De Paepe qui emploie ce barbarisme dans une lettre à Marx, le 13 novembre 1869.

« marxiste » ; mais était suffisamment forte pour réunir, habilement neutre pour ne pas désunir<sup>4</sup>.

C'est le syndicalisme français qui naît avec lui. Il n'en est bien entendu, ni ne se veut l'inventeur et ne fait que prolonger, pour l'accomplir enfin, l'idée d'association chère à tous les penseurs socialistes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils en ont peu à peu précisé la nécessité et les contours<sup>5</sup>. Les ouvriers parisiens en ont tenté l'expérience, il s'agit alors de pousser les choses à l'extrême : l'émancipation ouvrière ne peut désormais être qu'internationale.

Varlin condense dans sa démarche toutes les expériences d'association dont il sait, pour les avoir expérimentées concrètement, tout aussi bien l'apport fondamental que les limites. Il en a exploré toutes les formes alors possibles, de la coopération la plus pacifique à la résistance la plus offensive, et conclu qu'il n'en faut exclure aucune et, qu'au contraire, il serait bon d'apprendre à les bien combiner.

L'émancipation doit être collective ; elle sera surtout *antiautoritaire*. Il s'agit de n'être pas soumis, ni de soumettre à une quelconque autorité supérieure — dans le cas présent, même celle d'un conseil général de l'Internationale, pourtant bien peu directif.

4. Maximilien Rubel, « Chroniques de la 1<sup>re</sup> Internationale », *Cahiers de l'ISMEA*, 1964, et du même, « La charte de l'Internationale », *Le Mouvement social*, n° 51, 1965.

5. L'idée d'association ouvrière est évidemment fort ancienne ; elle a connu un vif regain aux lendemains de 1830. Dans son numéro du 17 octobre 1830, *L'Artisan* publie un article, probablement de la main de Jules Leroux, qui s'adresse aux imprimeurs : « De l'association comme moyen de remédier à la misère des classes laborieuses. » Il y mentionne déjà, en les opposant, sociétés de résistance et associations de production. Puis, elle s'épanouit dans le grand mouvement de 1849-1849. Voir Rémi Gossez, *Les Ouvriers de Paris. 1. L'Organisation, 1848-1851*, Bibliothèque de la révolution de 1848, T. 10, 1968.

Dès lors, il faut faire prendre corps et progresser le mouvement des sociétés encore dans des limbes plutôt incertains : mouvement que prolongera sans aucun doute ce que l'on nomme si mal « l'anarchosyndicalisme », ou le syndicalisme révolutionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il ne fait que suivre ce que Marx a appelé le « mouvement réel » de la classe ouvrière. Bien qu'il préside plus que souvent les réunions de formation des sociétés ouvrières parisiennes, puis françaises, il ne se considère jamais pour autant comme un dirigeant, encadrant seulement un mouvement qui se généralise de lui-même. Lorsqu'en 1869 le congrès de Bâle l'exige, il abandonne immédiatement la présidence de la société des relieurs qu'il a fondée et développée.

Un syndicalisme naît alors, efficace malgré quelques échecs retentissants sur cette fin de l'Empire. Il obtient quelques avantages immédiats et ne méprise en aucune façon les réformes les plus minimes. Mais son action a surtout pour perspective un grand but : la recherche enfin d'une « vraie démocratie », que l'on nomme alors la « république démocratique et sociale ». Il pousse à l'extrême ici encore une réflexion largement amorcée, au moins, depuis 1850.

Varlin croit avoir trouvé le moyen le plus efficace : la fédération des sociétés ouvrières pour réaliser enfin l'émancipation des travailleurs : il cherche inlassablement à définir la forme de ce que prendra ce but final, encore lointain et imprécis, sans y parvenir encore.

Une certitude pourtant déjà : non seulement la solution sera « antiautoritaire », mais aussi, dans une large mesure, antiétatique, « an-archiste » — non pas au sens où l'entendent ses amis anarchistes suisses, mais dans un sens « libertaire » ;

*Annales du congrès de Genève (9-12 septembre 1867). Préliminaires, les quatre séances, appendice*, Imprimerie Pfefier et Toky, 1867.

Charles Lemonnier, *La Vérité sur le congrès de Genève*, Vérésoff et Garrigues, 1869.

*Annales du congrès de Berne (21-25 septembre 1868)*, 1869.

Marie Goegg, *Discours prononcé à Berne le 26 septembre 1868 au second congrès de la Ligue de la Paix et de La Liberte*, 1868.

### **Commission ouvrière de 1867**

Eugène Tartaret, *Exposition universelle de 1867. Commission ouvrière de 1867. Recueil des procès-verbaux des assemblées générales des délégués et des membres des bureaux électoraux*, Augros, 1868.

### **Les grèves de 1868-1870**

Joseph Barberet, *Les Grèves et la loi sur les coalitions*, Librairie de la bibliothèque ouvrière, 1873.

Fernand L'Huillier, *La Lutte ouvrière à la fin du Second Empire*, Armand Colin, 1957.

Pierre Ponsot, *Les Grèves de 1870 et la Commune de 1871 au Creusot*, Éditions sociales, 1958.

Pierre Léon, «Les grèves de 1867-1870 dans le département de l'Isère», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1954.

Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève*, Mouton et Cie, 1974.

### **Histoire de la Commune**

Robert Tombs, *Paris, bivouac des révolutions — La Commune de 1871*, Libertalia, 2015.

Jacques Rougerie, *La Commune de 1871*, Presses universitaires de France, 2019.

Jean Dautry et Lucien Scheler, *Le Comité central des vingt arrondissements de Paris (septembre 1870-mai 1871)*, Éditions sociales, 1960.

Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Détour, 2018.



Benoît Malon, *La Troisième Défaite du prolétariat français (1871)*, Ressouvenances, 2009.

Paul Lanjalley et Paul Corriez, *Histoire de la Révolution du 18 mars*, E. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1871.

Jules Andrieu, *Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris en 1871*, Payot, 1971, rééd. Spartacus, 1984, rééd. Libertalia, février 2016 (présentation de M. Rubel et L. Janover).

Firmin Maillard, *Affiches – Professions de foi – Documents officiels, clubs et comités pendant la Commune*, Dentu, 1871.

Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, tome 2: *Épisodes de la Commune*, Hachette, 1879.

*Les Murailles politiques françaises depuis le 4 septembre 1870*, 2 volumes, Armand Le Chevallier 1875.